

45204

75204

# REFRAINS D'ESPAGNE

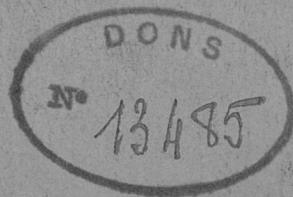
traduits

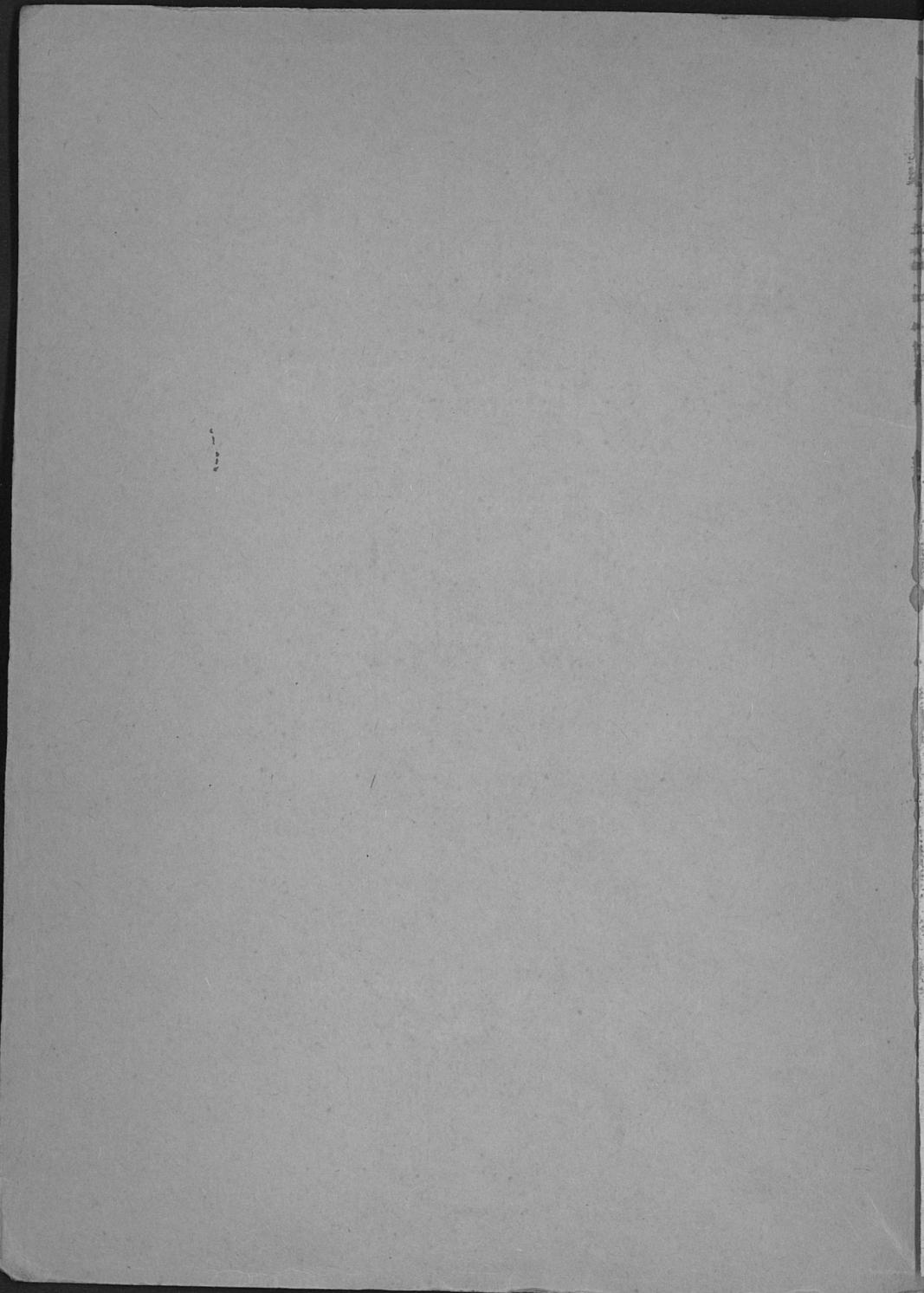
LEGS  
Auguste BRUTAUX  
1859-1926

G. POSTEL-VINAY



PARIS  
IMPRIMERIE EUGÈNE PICQUOIN  
53, RUE DE LILLE, 53

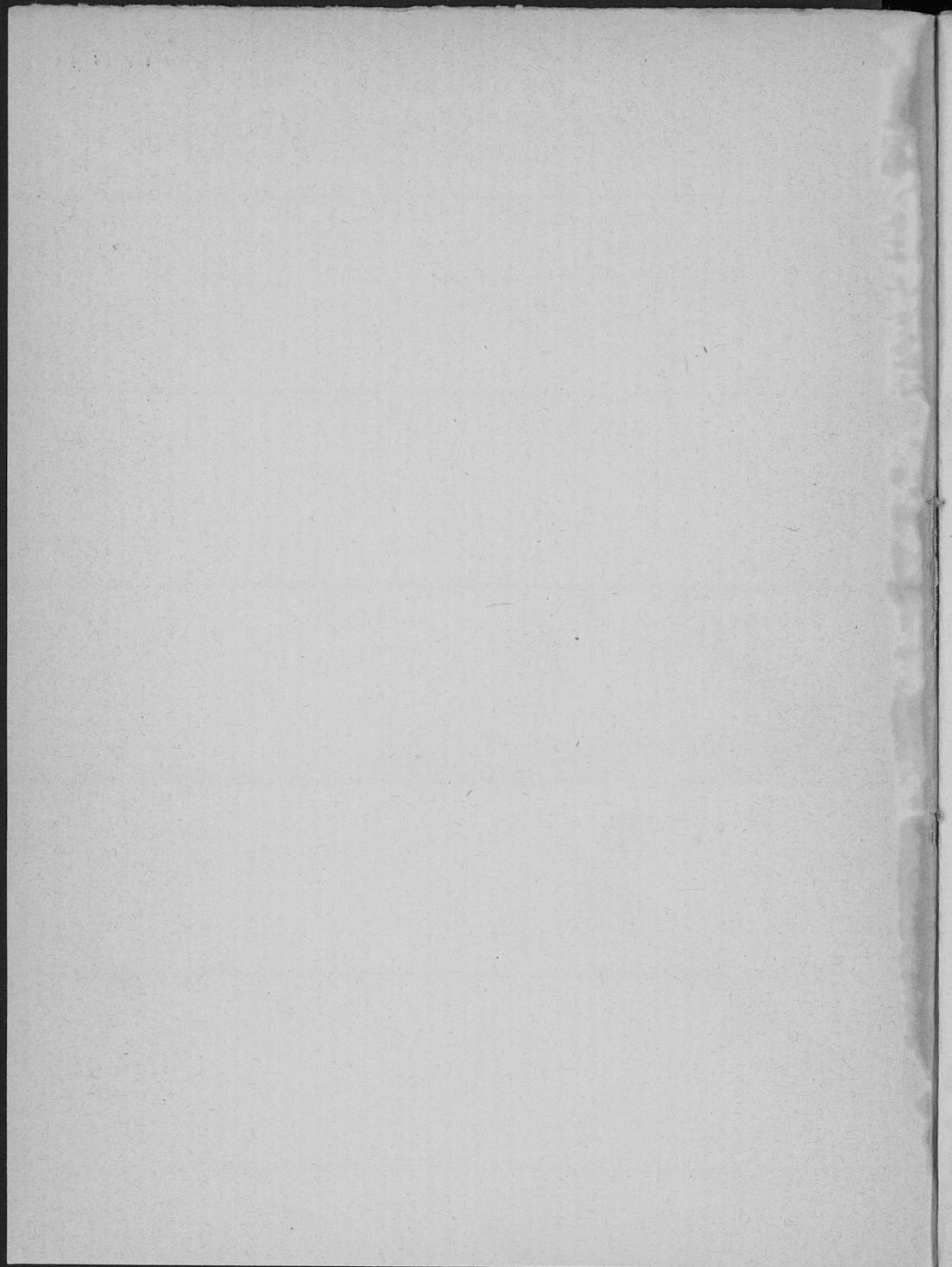




à M. des ch. Brakel's  
Gica mudeste mai tis casial  
ansur.

21 dicembre 23

Wadding



75.204

75204

# REFRAINS D'ESPAGNE

traduits

G. POSTEL-VINAY



PARIS  
IMPRIMERIE EUGÈNE PICQUOIN  
53, RUE DE LILLE, 53



# HERALD DE ESPAÑA

EDICIÓN

EDICIÓN DIA

200

2000

EDICIÓN DIA - EDICIÓN DE SABADO

EDICIÓN DIA - EDICIÓN DE SABADO

## REFRAINS D'ESPAGNE

---

*Pour mieux les comprendre*

---

Passant, si tu franchis les Pyrénées, prends pour guides Rinconnete et Lazarillo de Tormès, tu les connais sans doute, va ton chemin, écoute et regarde.

En quelque lieu que tu parviennes, puisses-tu ne jamais savoir l'heure de ton départ. Laisse-toi conduire par les heures au hasard de la route, et n'oublie pas que voir une ville le matin, à midi et le soir, c'est en découvrir trois différentes à la fois. Les pierres de Salamanque, vues de près, sont d'un rose très rare ; le soir ou à contre-jour elles deviennent violettes, d'un ton d'améthyste transparente ; elles sont parfois le matin gris-vert cendré. Les

briques de Grenade passent de même, selon l'heure, par tous les tons de la flamme, pour s'éteindre dans le cobalt pur.

Pars en Juin. A la Saint-Jean, le soleil est généreux et se donne tout entier sans jamais blesser. Laisse-t-en caresser comme le font les vieux murs, mais évite, dans le sud, les bois d'eucalyptus, et dans le nord, les bosquets de chênes à glands doux, « les encinas ». Ces arbres paraissent dévorer leur ombre et avoir la fièvre en frissonnant à la moindre brise qu'ils interceptent. Ne crains pas le soleil, tu en apprécieras mieux l'ombre sous les toiles qui couvrent les rues ou protègent les patios. Parcours chaque rue dans les deux sens. Tu pourrais ne voir devant toi que le vieil hôtel de ville, et oublier l'église à qui tu tournes le dos. Reviens en arrière : la rue a changé d'aspect. L'abside peut te paraître sans intérêt, cherche cependant le sacristain et monte au clocher, quand le soleil est déjà bas. Sans l'aide du diable boîteux de Quevera, regarde les maisons : les stores déjà repliés sur les patios les laissent voir. On y arrose les fleurs et les dalles. Les vieux parents

s'y reposent immobiles, quand les grands enfants s'apprêtent pour la promenade du soir.  
Écoute, on chante.

L'heure du repas n'a pas encore sonné, cherche les artisans, pour les voir à l'ouvrage, les tailleurs, les fabricants de jalousies ou d'espadrilles, les vanniers. Tu ne les découvres pas tout d'abord : leurs ateliers, sur la rue étroite, sont en effet cachés par le store de jonc qui les dissimule au promeneur et leur laisse voir le passant. Quand le métier est silencieux, l'ouvrier chante. Écoute, mais ne t'arrête pas, il se tairait. Il chante pour lui-même, et ne veut pas être entendu. Tu en sauras plus tard la raison.

Si la ville est au bord d'un fleuve, établis ton poste d'écoute près du pont. Tu y pourras entendre et voir passer le matin les mules venues de la campagne toutes chargées des vivres quotidiens de la cité ; puis le soir, tu les verras s'éloigner le bât vide, mais doublement chargées encore de leur maître avec sa femme en croupe, satisfaits tous deux de la vente du jour. Cache-toi, écoute : Ils chantent aussi.

Vois le fleuve desséché. Sur la rive, ou près d'un îlot, quelques joncs sont encore verts, l'eau a trouvé un bas-fond que les lavandières ont vite découvert. Elles sont nombreuses, agitent gaiement leurs battoirs, s'apostrophent, rient ou semblent se fâcher. Elles font mieux que du bruit, elles chantent.

Reviens par les rues aveugles, je veux dire celles qui sont sans boutiques, avec de rares fenêtres. Regarde par les judas entr'ouverts, donnant sur les patios. C'est l'heure de la sieste. On berce les enfants en chantant, les petits ne peuvent dormir dans le silence, ils en auraient peur. On se tait sans doute, pour les éveiller. Mais on t'a vu, et le petit volet, en claquant contre ton oreille attentive, t'a prévenu que tu étais indiscret, et tu t'en es allé.

Laisse la ville que tu ne connais pas encore entièrement, tu la verras la nuit, mais le jour baisse. Suis le fleuve, vite, gagne la campagne. En Juin, on moissonne. C'est l'heure reposante et dorée. Les villages et les fermes étant fort éloignés les uns des autres, les paysans réunissent en commun leurs efforts pour

la récolte. Vois ces tentes brunes, dignes de celles d'Abraham : Les bêtes sont au piquet, les charrettes, les brancards piqués à terre, semblent penchées pour se reposer aussi. Des gerbes encore liées sont déchargées, d'autres déliées déjà sont prêtes pour le battage. Une fumée s'élève du sol à peine échevelée par la brise. On prépare le repas du soir ; la rude journée est achevée.

Écoute : On semble accorder quelques instruments. Il y aura danses et chansons, sans souci de la fatigue, à la nuit. C'est l'usage, la veille de la Saint-Jean. Retourne demain au campement, fais-toi connaître sous un prétexte quelconque, soit en demandant ton chemin, soit en quêtant un peu d'eau, jamais refusée et toujours fraîche au soleil dans les alcara-zas. Si on t'a vu le jour, tu auras chance de trouver meilleur accueil le soir, et tu seras peut-être invité à t'asseoir autour de l'aire balayée où on dansera. Tu y boiras sans hésitation à la gargoulette qui passera de mains en mains. Les jeunes filles et les garçons ont déjà trouvé hors du chaume quelques fleurs qu'ils n'ont pas laissé perdre : et les voici, à

la nuit, sagement, mais inlassablement, tour à tour par quadrilles se faisant forces réverences, les couples échangeant les danseurs.

Parfois une étoile, fort applaudie et encouragée, danse seule et mime la perte d'une fleur, d'un éventail ou d'un mouchoir que des jeunes gens se hâtent de ramasser et de lui remettre, en dansant toujours. Elle le laisse retomber tant qu'il ne lui est pas remis par celui qu'elle a choisi, pour danser aussitôt avec lui, en donnant à tous le signal de la ronde endiablée. Tu les a vus et entendus. Ils n'ont pas cessé de chanter. Écoute sans cesse, tu en prendras l'habitude et le silence viendra à te peser.

Traverse l'Espagne, tant que tu en auras le temps. Écarte-toi des grands chemins et tu sauras que le moins bavard est le plus inlassable chanteur. Il habite de préférence tout au bout du plateau ou au plus profond de la montagne. Il chantera d'autant mieux qu'il sera moins civilisé.

Les aveugles sont autorisés à toute heure, à demander l'aumône au son d'une guitare ou d'une mandoline dont ils accompagnent

leur chant. Si tu en rencontres, donne-leur quelques réaulx, demande-leur de vieilles chansons, ils en savent encore. Personne ne les écoutait jouer un air italien ou quelconque, avant que tu ne les abordes, mais les vieux rythmes ont rassemblé malgré eux les passants. L'aveugle est écouté. On sourit d'abord, puis on éclate de rire : Le chanteur s'est moqué de toi : Sur un air de « péténéra » ou de « séguedille », triste de son, mais de rythme rapide et cadencé, tu as deviné un refrain sans le comprendre. C'est l'unique thème de la chanson. Mais entre les vocalises, l'aveugle a improvisé à tes frais, faisant allusion à la couleur de tes cheveux ou la coupe de ton vêtement. Avec esprit, je pense, puisque tous en ont ri. Demande au guitariste de te dicter le refrain, il en est incapable ou s'y refuse.

Les illettrés sont nombreux dans les villages, et si beaucoup peuvent épeler une affiche, peu sont capables de la copier.

N'essaye pas de demander par écrit une adresse ou un texte, efforce-toi de l'entendre, sans confondre les G avec les V ou les B, et

les R avec les L. Si tu y parviens, je t'en féliciterai, et ceci par expérience :

Ayant fait un jour quelques achats, je voulus les faire mettre en caisse. Il me fallait un emballeur. N'en trouvant pas, je me suis adressé à la plus sociable de mes voisines, qui, me comprenant avec peine, finit par m'indiquer la rue du Jeu-de-Boules (*juego de bolas*). J'avais entendu et répétait sans certitude la rue de l'œuf de poularde. Pour vérifier mon erreur involontaire, j'ai dû calligraphier en grosses lettres « *huevo de polla* », et demander si l'adresse était ainsi correcte. Mon texte fit aussitôt le tour de la boutique, puis celui de la rue qui en fut tout amusée. On me prit enfin en pitié, et je fus gentiment conduit rue du Jeu-de-Boules, chez le plus proche emballeur qui, tout en riant, se mit de bonne humeur à mon entière disposition. Juge alors s'il est difficile de se faire dicter un refrain ! J'ai réussi cependant à en saisir une douzaine à la volée des notes.

En Espagne, la jeunesse seule danse et chante, et les chansons s'y réduisent à un unique refrain d'amour. Il y en a tant, que

chacun peut en trouver un, à toute heure, qui cadre avec ses inquiétudes ou son bonheur. Ils sont toujours courts, réduits à cinq petits vers assonancés, ou à sept tout au plus, quand une séguedille doit les accompagner. Le chanteur semble tantôt se consoler ou se plaindre, tantôt adresser une demande ardente ou un reproche douloureux. Parfois aussi, mais plus rarement, la forme indirecte donne une allure proverbiale au refrain. Dans quelques-uns, un nom précise à qui il est adressé. Chacun peut alors le changer à son gré. Tous ces couplets sont accompagnés de vocalises gutturales et aiguës, laissant au chanteur le temps d'improviser et d'accorder son chant avec sa sensibilité ou les circonstances qui l'invitent à crier, sur un vieil air de danse, son espoir ou sa joie, sa désillusion ou sa douleur.

Quand il y a fête pour réunir la jeunesse, on danse tour à tour, pendant qu'un soliste improvise et chante. Tous applaudissent et encouragent danseurs et chanteurs en répétant le refrain au son des mandolines nerveuses ou des guitares chantantes. La danse

est mimée tout autant que dansée, et chacun écoute le rythme ou l'idée qui convient le mieux à son cœur. La ronde semble parfois devenir tragique ou passionnée; les spectateurs en deviennent plus attentifs et troublés.

Souvent la danseuse, gitane ou bacchante, arrête net sa dernière volte, en s'affaissant parfois sur un genou, avec un geste brusque d'épaules et de tête rejetée en arrière qui semble dire : « Après tout, qu'importe ! »

En lisant ces couplets détachés dans un recueil, et après les avoir entendus ou vu danser, tu les prendras pour de courtes morales, de petits drames sincères vécus avec passion. Ce sont aussi des images d'ardente jeunesse, de bonheur ou de chagrin, et même de sage résignation un peu fataliste qui n'est pas sans philosophie.

La forme en est toujours imprévue et naïve, souvent adroite. Un mot suffit pour situer l'action ou dépeindre l'acteur. Le monde inanimé y a un rôle et parle. Tu pourrais croire qu'il s'agit de fable, n'en crois rien. L'espagnol prête de la vie à la nature : S'agit-il de l'arrivée d'une princesse

dans un vallon ? La nature lui fait fête.

« Fleurs, ouvrez-lui passage, ruisselets, servez-lui de miroirs... »

Demande à un enfant, quand l'air est accablant, si l'orage menace, il te répondra : « Possible, les arbres chantent ». N'as-tu pas observé le bruit des feuilles que le vent agite un instant avant l'onddie ? L'image semble parfois rude et inattendue, mais quand elle te sera devenue familière, tu l'apprécierras moins sévement.

La langue ne prête pas au calembour. Il ne serait du reste ni compris ni goûté, mais si la similitude des sons des deux mots aide à préciser une image, elle sera d'instinct utilisée. Les traductions d'œillet et de clou étant très voisines, un œillet d'Espagne ne peut être que fiché dans une chevelure ou à un corsage ; il n'y en est que mieux assujetti.

Ne demande pas au chanteur de te répéter son refrain, il se sauvera aussitôt riant ou rougissant sans pouvoir te répéter :

« Je t'ai dit  
De ne plus frapper à ma fenêtre  
Une fois, deux fois,  
Je ne t'ouvrirai pas. »

ou bien :

« J'ai cadenassé mon cœur  
Pour t'y garder prisonnier. »

Te voilà prévenu, sois discret, mais écoute à chaque pas. Tu es au pays des refrains d'amour. La jeunesse les apprécie et les choisit avec discernement. Elle applaudit qui en rime de neufs. C'est souvent un précieux secrétaire pour les amoureux qui, ne sachant écrire, savent tout au moins chanter. Le souvenir de ces couplets satisfait l'imagination et la sensibilité de ceux à qui les romans ou les nouvelles sont étrangers.

Les vieux les entendent avec plaisir, en bercent les enfants; et plus d'un père, non sans émotion, reprend sa guitare et sa mandoline pour en accompagner les fiancés.

Marche, passant, je ne veux plus t'arrêter.  
Mais voici un choix restreint de ces refrains.  
Ils sont à dessein présentés au hasard, jetés sur ces feuillets comme de précieux jonchets.

Le jeu en vaut la peine, pour qui a du doigté.

*A qui trouverait par improbable  
ce recueil trop court.*

Ces quelques refrains sont pour la plupart extraits des « canciones populares » de Ramon Caballero, éditées à Madrid dans « la biblioteca universal ».

Qu'ils aient déjà été traduits en français, tout au moins en partie, c'est possible et même probable ; mais il n'est pas défendu, après avoir parcouru des régions encore mal explorées, d'inviter le voyageur à s'y arrêter.

Il s'agit ici de chansons ; pour en préciser le caractère, il aurait fallu noter les airs qui les accompagnent, ou mieux les rythmes, dictés par la strophe au chanteur, qui les devine ou souvent improvise.

Mais prévenir qu'une chanson doit être accompagnée d'une petenera, d'une séguedille, ou d'une sévillane ne renseignerait guère mieux le musicien, que s'il était invité

à chanter en français sur de vieux airs de menuet, de bournée ou de dérobée, dont on aura bientôt perdu le souvenir.

On peut encore faire en Espagne une ample récolte de vieux rythmes, de sincères refrains, mais il faut se hâter. Ce sont des plantes sauvages, vigoureuses et parfumées que la charrue chaque jour arrache, et enfouit brutalement dans son rigide sillon.

G. P.-V.

---

## REFRAINS

---

Il y a dans la demeure éternelle  
une place près de Dieu.

Ils y viennent joyeux,  
ceux qui meurent d'amour.

En enfer j'irais volontiers,  
si le feu de tes yeux  
en était les flammes.

Pour te voir à toute heure,  
je donnerais ma vie,  
et pour ne t'avoir pas connue,  
Que ne donnerai-je pas?

En accomplissant ton destin,  
tu fais le malheur de tous,  
sauf d'un.

Je ne sais ce qu'ont les fleurs du cimetière,  
Quand le vent les agite, elles semblent pleurer.

Il n'y a pas de femme comme toi,  
tendre de loin et de près bourrue.

Les gars de mon quartier  
sont devenus jaloux.  
C'est parce que je t'aime,  
et cependant, je suis laide.

Une heure et demi, petite, sans remuer les lèvres,  
et cependant, que de choses tu as dites !

Quand je passe près de toi,  
je ne sais ce qui te prend,  
tu changes de couleur cinquante fois.

Je t'aime tant et tant,  
que pour lit et chevet,  
un chant me suffit.

Je m'approchai du mur  
et dis au maçon :  
A quoi sert une clôture  
quand l'amour est sincère?

La poire sur le poirier,  
petite brune, se fane,  
si on ne la cueille,  
Il t'en arrivera de même,  
si tu ne te maries.

Petit oiseau qui à tire d'ailes  
va boire à toutes les sources,  
prends garde de boire à celle  
qui vous garde prisonnier.

Tes yeux sont de feu,  
petite chérie, on ne peut le nier.  
Donne-m'en un peu  
pour allumer mon cigare.

Ne va pas à la messe,  
ne te montre pas à la fenêtre,  
je ne le veux pas ;  
et surtout ne prends pas d'eau bénite  
de la main des hommes.

Si tu regardais dans mon cœur,  
quelle ne serait pas ta surprise  
d'y voir ton image ?

Il y a dix ans déjà qu'il est mort.  
et certes sur ses os rongés par les vers  
je trouverais les cicatrices de son amour.

Tous me disent de chanter.  
Je ne le veux pas,  
mon amour est endormi  
il ne faut pas le réveiller.

Sur ton visage et ta gorge  
je connais des grains de beauté,  
mais il y a, en ton cœur, plus de qualités  
que de roses en a le rosier.

Mère, à la fontaine,  
j'ai brisé ma cruche,  
ma cruche, peu m'importe,  
mais que dira-t-on de ma maladresse?

A ta porte, je creuserai ma tombe,  
et vivant m'y enterrerai,  
mais je laisserai passer la langue  
pour crier mon amour.

Même les arbres ne se ressemblent pas.  
Les uns sont bons à donner des fruits,  
d'autres à faire du charbon.

Dans la salle où tu dors,  
dans le plus profond recoin  
est une fontaine d'où coule  
le sang de mon cœur.

Petite lettre bien heureuse,  
ne pourrait-on pas être dans tes plis  
pour embrasser l'ange qui t'ouvrira.

La chevelure des rousses,  
est, dit-on, empoisonnée.  
Tant pis, je les aime.

Comment veux-tu que je chante,  
si j'ai perdu tout espoir.  
Dans un arbre sans feuilles  
le rossignol ne peut chanter.

Au pied d'un arbre sans fruits,  
je me mis à considérer  
qu'il a peu d'amis  
celui qui n'a rien à donner.

Le portrait que tu m'as donné,  
je l'ai mis à mon chevet,  
à côté d'un Christ saint  
que mon cœur vénère.

Petite compagne ne va pas  
à la fontaine puiser de l'eau.  
Si tu trébuches et tombes,  
l'eau en serait toute troublée.

Monsieur le grand Alcalde,  
arrêtez-moi, ma Consuelo.  
Elle a tué un innocent  
avec sa céleste frimousse.

A la porte de ta maison,  
il faut mettre un écritreau  
à peu près ainsi conçu :  
« Par ici on monte au ciel ».

Je t'ai tant aimée  
et si fort est mon amour, ma montagnarde,  
que pour ta tendresse  
je donnerais tout ce que je n'ai pas.

Hier j'ai perdu un foulard  
tout blanc, tout neuf.  
A chaque coin il y a un soupir,  
et au centre, un cri :  
« Que je meure » !

Sur le lit d'absence  
mon espoir est tombé malade.  
Larmes prenez patience  
le temps vient à bout de tout.

Je fus à la mer chercher des oranges  
Chose que la mer ne possède pas.  
Je mis ma main dans l'eau  
et l'espoir la soutint.

Petite, tu as des yeux tels,  
que si on les mettait en gages,  
il n'en manquerait pas  
qui en donnerait du vingt-quatre pour cent.

Donne-moi ta petite main,  
et tous deux nous irons à la place  
où tu as pleuré, pour y ramasser  
les larmes que tu as versées.

Quand je serai à l'agonie,  
prends place à mon chevet,  
et fixe tes yeux sur les miens,  
cela m'aidera à ne pas mourir.

Qui veut savoir  
la couleur du chagrin  
n'a qu'à être soldat  
et à quitter son pays.

Mon espoir en allant te rendre visite  
est tombé dans un puits  
qui est, dit-on,  
sans fond.

Tu m'as donné à boire  
dans le creux de ta main  
j'ai cru que c'était du miel  
dans un beau vase. Que j'en étais fier !

Ta mère serait mieux  
au lieu de tant te vanter,  
de te laver le visage  
et de t'acheter des souliers !

J'ai semé dans ma jardinière  
des graines de séparation,  
puis les ai arrosées de mes larmes,  
et la plante pousse en pleurant.

Avant de t'apercevoir dans la rue,  
je croyais que les étoiles du ciel  
étaient au complet.  
Mais depuis, je les ai comptées,  
il en manque une.

Tout au fond de mon cœur  
est un escalier de verre fragile.  
D'un côté y monte la souffrance,  
et de l'autre en descend la consolation.

Avec ou sans toi,  
mon mal est sans remède.  
Avec toi, tu m'assassines,  
et sans toi, je me meurs.

En entrant dans ton jardin,  
j'ai quitté mes petits souliers,  
pour que les boucles ne s'en prennent pas  
dans les fleurs.

A la porte de ta maison  
il faut mettre une lanterne,  
pour qu'on comprenne  
que le soleil n'y manque jamais.

Hier, à la grand'messe  
tu m'as regardé et m'as souri.  
Puisse Dieu te trouver tel  
que tu m'as paru.

La lumière est entrée dans ta chambre,  
tu t'en amusaïs,  
mais elle s'en est vite allée,  
tu la rendais jalouse !

Mon confesseur me dit  
de t'oublier.  
Bon conseil  
il n'y connaît rien.

Tu m'as aimée, puis oubliée,  
et tu reviens m'aimer !  
Je ne rechausse plus le soulier  
qui a cessé de me plaire.

Grâce à Dieu j'ai réussi  
à la lumière de ta lanterne  
à m'arracher une épine du cœur.

Les prisonniers comptent les jours,  
les forçats les ans,  
et ceux qui passent devant chez toi,  
les petits pas qu'il leur faut faire.

Une prière pour qui s'embarque,  
deux pour qui va à la guerre,  
et trois pour qui se marie.

Au ciel je suis monté  
pour savoir ton nom :  
« Dolorès » m'a dit un séraphin.

J'en ai mal à la tête  
de tant t'aimer;  
Mais j'aime encore mieux cela  
que de t'oublier.

Chez moi tu viens tard  
et te sauves vite.  
Je n'aime pas les visites  
de chirurgien.

Toutes les prisons de Castille,  
ma camarade,  
je les ai connues,  
mais celles de Léon,  
non. Et cela dépend de toi.

Si tu aimes un homme plus que ta vie,  
ne le laisse pas voir  
pour être aimée.

D'une côte d'Adam  
Dieu fit la femme,  
pour donner à l'homme  
cet os à ronger.

Ne crois pas que je t'aime  
parce que je te regarde bien en face.  
Souvent on va à la foire  
pour voir simplement  
sans rien acheter.

La parole que tu m'as donnée  
au bord de la fontaine,  
le courant l'a emportée.

Je dépaverai ta rue  
et la sablerai  
pour voir les traces des voleurs,  
la nuit, sous ta fenêtre grillée.

Ne me donne rien,  
non, je ne le veux pas.  
Mais viens me voir  
chaque fois que tu le pourras.

Ah ! dites au séréno  
de ne pas tant crier si fort.  
J'ai sommeil  
et ne peux dormir.

Ma mère est morte.  
Il n'y a plus de mères au monde.  
Une mère,  
c'était celle que j'aimais.

Les yeux de ton visage sont aussi charmants de nuit  
qu'ils le sont au matin.

Petite, viens avec moi  
En allant toute nue,  
rien ne te manquera.

Je te le jure, ma mère,  
si tu tombes malade,  
je te donnerai un bouillon  
de ma chair.

Je recommanderai  
qu'on m'enterre assis,  
pour que tu puisses dire :  
« Il m'attend ».

Si tu veux que je t'aime,  
ce sera à la condition  
de ne regarder personne,  
mais que je regarderai  
qui me plaira.

Tu peux te jeter à la mer,  
ma brune. A la pointe de mon épée  
je te recevrai,  
mais point ne te tuerai.

Si jeune, déjà en deuil ?  
Dis-moi qui tu as perdu.  
Si c'est ton amant,  
ne pleure plus. — Me voici.

J'ai cru que tu ne m'aimais pas  
et voulus me jeter dans le puits,  
mais l'Espérance me rattrapa,  
par derrière.

Je sais que tu te reposes,  
mais sans dormir,  
et je sais que tu as la main  
où est ma pensée.

Pas même le Saint-Père n'aurait fait  
ce que j'ai fait ;  
Dormir à ton côté  
sans même oser toucher à ton corps.

L'arbre de l'espérance  
donne des fruits amers.  
Ses feuilles sont des illusions,  
et ses fleurs des désabusements.

A ta fenêtre je me suis endormi,  
tu m'as éveillé en chantant  
et je t'en ai bénie.

Tes yeux sont deux encriers,  
ton nez une plume déliée,  
tes dents, des lettres menues,  
et ta bouche un pli fermé.

Dans mon cœur  
bien fermé à clé,  
bien que tout petit,  
je t'ai tout entier.

Petite pierre de la rue,  
Ma montagnarde, je voudrais être,  
pour que tu m'y foules,  
et que je puisse baiser tes pieds.

Au fond de mon cœur  
est un berceau  
où le bien de ma vie  
entre et se blottit.

De ta maison à la mienne  
il y a loin ;  
mais de la tienne à mon bonheur  
il n'y a qu'un pas.

L'absence est à l'amour  
ce que le feu est au vent :  
un peu l'attise,  
beaucoup l'éteint.

Monsieur le Grand Alcade,  
n'arrêtez pas les voleurs,  
puisque vous avez une fille  
qui dérobe les cœurs.

Les sourires qui ne viennent pas du cœur  
sont comme le bois vert,  
qui ne donne que de la fumée.

La neige, devant ton visage,  
a dit en passant :  
« Où je ne manque pas  
je ne m'arrête pas ».

Je fus en purgatoire,  
j'en connais toutes les peines,  
et sais qu'il n'y a pas d'âme,  
punie pour avoir aimé.

Va interroger un sage,  
tu verras, à ce qu'il te dira,  
si un amour de neuf jours  
peut avoir pris racine.

Hier, à l'église, je commençais  
à réciter « mon credo »,  
et j'ai dit :  
je crois à ma brune.

Petit oiseau, qui en volant,  
emporte au bec un fil,  
donne-le moi  
pour coudre son cœur au mien.

Chez moi, on me demande :  
si je t'aime, Mariano ?  
Des lèvres, je dis non,  
mais je t'aime dans mon cœur.

La femme qui feint l'amour  
est rancunière.  
Celle qui aime de vrai  
toujours pardonne.

En la baie de Cadix,  
un séreno dormait,  
Vint une négresse  
qui lui dit : Voilà le jour.

Mon mari est mort  
et laisse un testament.  
Il veut être enterré dans sa vigne  
pour en pouvoir sucer le sarment.

On dit que tu ne m'aimes pas  
parce que je n'ai rien à te donner;  
alors, marie-toi avec l'horloge  
qui, à tout instant, te donne l'heure.

Quand j'étais en prison,  
ce qui me distrayait  
c'était de compter les chaînons  
de ma chaîne.

Comment veux-tu que je descende  
au jardin de joie,  
si les fleurs se fanent  
en voyant ma tristesse.

Quand tu apparais à ta fenêtre,  
le soleil reste interdit;  
alors, que feront les hommes?

Un jour, petite source  
Se desséchera ton ruisseau.  
Il te faudra alors demander  
de l'eau à d'autres fontaines.

L'Amour et l'Intérêt,  
un jour, firent une promenade.  
L'intérêt fut plus fort que  
l'amour que tu me donnais.

Comme une rose donne une rose,  
un œillet un autre œillet,  
un père élève sa fille  
sans savoir pour qui elle est.

Par le « oui » que me dit la petite,  
à la porte de l'église,  
par le « oui » qu'elle prononça,  
j'entrai libre, et sortis prisonnier.

Le foulard que tu m'as donné,  
j'en fis cadeau au geôlier,  
pour me faire enlever mes fers  
et me rendre la liberté.

Le sort m'a pris :  
je pars, je suis soldat ;  
mais je n'ai pas de cocarde,  
Donne-moi, ma blonde,  
une goutte du sang de ton cœur.

Il y a trente cachots  
dans la prison d'Utréra,  
trente, j'en ai occupé,  
et ce fut pour une blonde frimousse.

C'est moi, le petit pauvre  
qui vint l'autre jour  
pour te demander l'aumône  
et qui s'en fut sans en obtenir.

Adieu je quitte ce monde,  
et demande par testament  
à être enseveli  
dans ton lit.

Hier tu m'as dit aujourd'hui  
aujourd'hui, tu me dis demain,  
et demain, tu me diras  
que ce qu'on a dit ne compte pas.

Parce que je t'ai aimée,  
j'ai déjà la corde au cou,  
puis on me l'a tant serrée  
que maintenant, je t'aime davantage.

A la lumière des étoiles,  
je te vis, visage céleste,  
aussi, quand je t'admire,  
je pense aux étoiles.

Je vis en ce monde,  
triste, pensif et pauvre,  
pourrait-il m'arriver  
que ce qui me manque  
me devienne superflu?

Au milieu de la mer, on a fait  
une prison pour les amoureux,  
qui donnent leur parole  
et ne la tiennent pas.

La dame qui en aime deux  
n'est pas sotte, mais bien entendue.  
Si une bougie vient à s'éteindre,  
une autre lui reste allumée.

Tu as été mon premier amour  
et m'a appris à aimer.  
Ne m'enseigne pas l'oubli,  
je ne tiens pas à le connaître !

Attache-moi avec un de tes cheveux  
au bois de ton lit;  
même s'il casse, sois tranquille,  
je ne m'en irai pas.

Pourquoi je souris  
quand tu me contes tes plaintes?  
Mais me confier tes soucis  
N'est-ce pas me dire que tu m'estimes?

Vert n'est pas toujours  
la couleur de l'espérance,  
ainsi qu'on l'assure.  
Mon espérance est toute blonde et rose.

Dieu m'emporte! Malheur à moi!  
Me voici tombé dans un puits  
dont je ne trouve pas la sortie.

Quand me parvint la nouvelle  
que vous ne m'aimiez pas,  
tous m'ont observée  
et tous de moi se sont moqués.

J'ai appris que tu me désires ;  
de l'intention je te remercie,  
que tu me désires voir accroché  
comme le Christ à un madrier.

Dans ma chambre, toutes les nuits,  
sur mon drap, je lis :  
La première ligne dit :  
Tu mourras de désir !

Ne t'éloigne pas de moi,  
il me faudrait alors t'écrire,  
et cela coûte un réal, une lettre.  
C'est cher pour moi !

A ta porte, j'ai planté un arbre à guignes,  
et à ta fenêtre un cerisier ;  
Pour chaque guigne, je t'enlacerai,  
et pour chaque cerise, je t'embrasserai.

Si tu es mis en prison, fais attention.  
Vois dans l'escalier,  
un écriteau où est écrit :  
« Ici on nie la vérité ».

A la grille de la prison,  
ne viens pas pleurer.  
Puisque tu ne peux m'enlever mes peines,  
ne viens pas m'en donner..

Mon corps est un cimetière,  
et mon cœur un nid,  
Petite montagnarde, si tu meurs,  
tu y reconnaîtras ta place.

Le serin légèrement blessé  
gagne la campagne en disant  
qu'il va y boire le sang  
de celui qui l'a blessé.

Je te l'ai déjà dit, mon cœur ;  
Une fois, deux fois,  
ne frappe pas à cette porte :  
on ne te répondra pas.

Ta mère t'a appelée Rose,  
Quel nom malheureux !  
Rose et œillets  
meurent effeuillés !

Je me meurs.... Je ne sais comment.  
Ma souffrance est... je ne sais le dire.  
Je guérirai.... je sais bien quand,  
si me soigne qui je sais.

Qui dit que l'Amour est bête  
n'a jamais aimé.  
Je le plains.

Un cœur sans amour, c'est un arbre sans feuilles.

Tu m'as d'un sourire affolé  
et d'un autre rendu sage.

On m'appelle « le niais » au village,  
mais tous travaillent pour manger,  
quand je mange, sans travailler.

Pour qu'on dise, ma petite,  
que tu pleures, parce que je t'ai oubliée,  
tu dois te frotter les yeux avec de l'oignon.

En janvier, point de rouges œillets,  
le froid les fane.  
Sur ton visage, il y en a toujours;  
le ciel le permet.

Qui aura la chance de l'air  
qui va où il veut,  
sans être vu !

Arrache-moi, si tu le peux  
de la bouche,  
les baisers que l'autre jour  
tu m'as donnés.

Ceux qui te disent pauvre,  
mon trésor,  
ne savent pas ce que vaut  
ton cœur.

Si tu aimes, va au cimetière,  
tu verras où conduisent  
les injustes reproches.

Tous les fleuves, Marie, se perdent dans la mer,  
là aussi finiront mon amour et le tien.

On m'a dit que tu as une maîtresse,  
Ne le nie pas, ni t'en excuse.  
Le moins qu'on allume sur un autel,  
ce sont deux lumières.

J'ai un chagrin, un tel chagrin  
qu'on peut dire  
que ce n'est pas moi qui l'ai,  
mais que c'est lui qui m'a.

Si ma mère ne me marie pas  
d'ici dimanche prochain  
je mets le feu à la maison,  
et à tout ce qu'elle contient.

De mes os je ferai une croix  
et m'y clouerai  
pour que Dieu te donne la santé.

Va-t'en, va avec l'autre,  
puisque tu l'as aimé,  
Jesèmerai dans mon jardin des graines d'oubli,  
et de mes larmes les arroserai.

Cordonnier, fais-moi des talons qui me grandissent  
Je suis petite et n'atteint pas  
aux bras de mon amant.

On aime par caprice,  
par illusion aussi.  
mais il y a des amour  
qui se louent comme des logis.

Laissez, laissez-moi, je l'aime.  
C'est une perle dans la boue,  
Je le sais, mais c'est une perle.

J'ai rêvé que j'étais au ciel,  
mais en m'éveillant dans tes bras  
je vis que je ne m'étais pas trompé.

Ton amour et le mien,  
bien qu'arrosés de pleurs  
ne peuvent croître.

Jeanne, comment fais-tu  
pour ne pas salir en marchant  
tes souliers ?  
C'est, me dit-elle,  
que je vais foulant les cœurs ?

Les yeux de ma brune  
sont pareils à mes maux :  
Grands comme mes soucis,  
noirs comme du charbon,

Si mon cœur te gêne,  
Va, jette-le à la rue,  
Les chiens le mangeront  
si personne n'en veut.

Cette nuit j'ai rêvé  
que je dénouais le ruban  
de ton tablier.  
Plût à Dieu que je fusse éveillé.

Les cyprès de la maison sont en deuil,  
n'ayant pas de fleurs à t'offrir.

Les mots d'amour  
sont comme les grains d'un collier.  
Qu'un se détache  
tous les autres se désenfilent.

Si la pierre du briquet,  
toute pierre qu'elle est,  
pleure des étincelles de feu,  
que pleurera mon cœur?

Si le sang de l'homme pouvait se manger en ragoût  
toutes les femmes seraient cuisinières.

J'ai cadenassé mon cœur  
dès que j'ai vu ta beauté,  
pour le fermer à toute autre,  
si tu me le permets.

J'ai plus de mérite que Dieu :  
Dieu ne te pardonnerait pas  
ce que je t'ai pardonné.

Le Temps dit à l'Amour :  
Ton orgueil,  
je te le corrigerai.

J'aime les yeux cernés.  
Ne lui demande pas ce qu'elle a.  
Elle aime pour de bon.

L'eau qui se répand,  
la fumée qui va par l'air,  
la réputation d'une femme  
nul ne peut les recueillir.

A la porte du bagne est écrit au charbon :  
« Ici le bon devient méchant  
et le méchant devient pire. »

Quand je passe devant ta porte,  
j'emporte du pain et le mange en marchant,  
pour que ta mère ne puisse dire  
que je me nourris de te voir.

L'enfant pleure en riant,  
le riche jouit en dépensant,  
le pauvre vit en mourant,  
et le peuple chante en pleurant.

Dans la boutique d'un barbier  
savez-vous ce qu'on dit?  
Que le Seigneur donne un mouchoir  
à qui n'a pas de nez.

J'ai demandé à un sage  
Comment on oublie un amour?  
Il m'a répondu :  
« Ah! si je le savais! »

Le livre de l'expérience  
ne sert de rien à l'homme.  
Nul ne le lit jusqu'à la fin  
où en est la morale.

Au tribunal criminel  
j'ai conduit tes yeux,  
ces deux scélérats de voleurs.  
Dès qu'ils y sont entrés,  
Le juge a dit qu'on l'avait volé.

L'autre matin, j'ai rêvé que tu m'aimais,  
et en même temps, j'ai rêvé que je rêvais.  
Pour l'infortuné,  
le bonheur, même en rêve, est impossible.

Quand je vois ma mère,  
et que je te regarde,  
je crois ne voir qu'un être  
en deux.

Je suis jaloux, chère petite,  
même des fleurs,  
que sur ton sein gauche  
tu te poses.

Quand je vins l'âme brisée  
à ton balcon,  
ton balcon m'a dit  
de m'en retourner.

Qui sera le clou doré  
où tu poses la chandelle  
pour te voir te déshabiller  
et te vêtir?

Je n'ai ni père ni mère,  
il y a longtemps que je les perdis,  
Que les pierres de la route  
aient pitié de moi!

Facteur, hâte-toi, va courant,  
porte cette lettre à ma fiancée  
et dis-lui qu'avec le temps,  
ce qu'on projette se réalise.

Je ne sais ce que tu m'as fait boire  
De tout j'ai perdu la mémoire,  
mais toi, je ne puis t'oublier.

Ne rougis pas en passant par ma vallée.  
Tous y sont silencieux,  
et personne ne dira ce qu'il sait.

J'ai dans le cœur deux baisers  
dont je ne puis me défaire,  
le dernier de ma mère,  
et le premier que je t'ai donné.

Quand je voulus, tu refusas,  
maintenant tu veux, je refuse.  
Tu auras l'amour triste  
comme cela m'est tout d'abord arrivé.

On dit que tu m'aimes fort :  
c'est pour me tromper.  
Dans un cœur si petit  
deux âmes ne peuvent trouver place.

Je suis comme la pierre  
au milieu de la rue  
que tous foulent  
et qui n'appartient à personne.

Elle est ici passée  
dans le char des morts,  
une main pendait  
et je l'ai reconnue.

Quand ma chevelure arrivera à ma taille  
ma mère me dira  
que je ne lui appartiens plus.

J'en ai parlé à ta mère  
Elle a dit : nous verrons !  
Bonne réponse !  
nous tenons la noce !

C'est Noël, la nuit bénie,  
demain viendra le Sauveur.  
Apporte du vin, Marie,  
nous boirons en son honneur.

Comme l'ombre,  
la femme fuit qui la suit,  
et aime qui la fuit.  
J'ai compris :  
Quand une me suivra, je l'attendrai,  
mais si elle me fuit, point n'insisterai.

Petite, je dois cette nuit  
tuer un homme :  
Donne moi tes yeux.  
Ma demande t'étonne ?  
Mais ce sont des armes  
qui ne font point quartier.

La vague et la jalousie,  
c'est tout un.  
On les prend pour des montagnes,  
et ce n'est que de l'écume.  
Que le vent change,  
Vague ou jalousie sont apaisées.

C'était à coups de dures flèches  
que jadis l'Alour blessait ;  
c'est maintenant à coups de piécettes  
qu'il le fait.  
Belle mitraille,  
qui en toute muraille  
fait brèche.

Un sage se plaignait de sa misère.  
Etant allé se nourrir  
d'herbes dans un champ,  
en tournant la tête, il en vit un autre  
qui se contentait  
de celles qu'il laissait.

Le noir, c'est laid,  
mais que tes yeux noirs sont beaux !  
Qu'il est étrange,  
étant si noirs  
qu'ils aient tant d'esclaves.

Les larmes de femmes  
sont de vrais bijoux  
dont elles se parent  
et qu'elles gardent en un écrin  
qu'elles ouvrent ou ferment  
à leur gré,  
riant ou pleurant.

Que le jaloux garde son bien,  
il n'en boira pas moins  
baptisé le vin de sa cave.  
Qui du reste peut être sûr  
de boire son vin pur ?

La nuit de Noël est venue.  
La nuit de Noël va finir.  
Nous aussi nous devrons partir  
pour une contrée inconnue.

